



HAL
open science

Au fil des écritures : plurilinguisme et de plurigraphisme dans les îles méditerranéennes

Anna Cannavò

► **To cite this version:**

Anna Cannavò. Au fil des écritures: plurilinguisme et de plurigraphisme dans les îles méditerranéennes. Cahiers du Centre d'Etudes Chypriotes, 2016, 46, pp.113 - 128. hal-01868610

HAL Id: hal-01868610

<https://hal.science/hal-01868610>

Submitted on 5 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CENTRE D'ÉTUDES CHYPRIOTES

CAHIER

46, 2016

Hommage à Antoine HERMARY

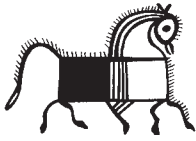
Colloque « Chypre et les grandes îles de Méditerranée »

Marseille, 16-17 octobre 2015



Publié avec le concours de la Fondation A.G. Leventis

Édition-Diffusion De Boccard
11, rue de Médicis, F-75006 Paris



Centre
d'Études
Chypriotes



Antoine Hermary () et les participants au colloque, Marseille, 17 octobre 2015.*

La revue *Cahiers du Centre d'Études chypriotes* (abrégée *CCEC*) publie des contributions en allemand, anglais, français, grec, italien, et rend compte d'ouvrages qui lui sont envoyés. Adresser les propositions d'articles au directeur de la revue (Centre Camille-Jullian, Aix).

Directeur de la revue : Antoine HERMARY.

Comité de rédaction : Derek COUNTS, Sabine FOURRIER, Antoine HERMARY, Hartmut MATTHÄUS, Robert MERRILLEES, Marguerite YON, qui constituent aussi le Comité de lecture avec la collaboration de spécialistes extérieurs.

Maquette, mise en page : Marguerite YON.

Aix-Marseille Univ, CNRS, Minist Culture & Com, CCJ, 5 rue du Château-de-l'Horloge, B.P. 647,
F-13094 Aix-en-Provence Cedex 2. ahermary@msh.univ-aix.fr

HiSoMA [Histoire et Sources des Mondes Antiques], Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux,
7 rue Raulin, F-69365 Lyon Cedex 07. sabine.fourrier@mom.fr marguerite.yon@mom.fr

SOMMAIRE

Avant-propos, par Antoine HERMARY, Président du Centre	7
<i>In memoriam</i> , Edgar J. Peltenburg, par Annie CAUBET et Gordon D. THOMAS	9
<i>In memoriam</i> , Donald M. Bailey, par Thomas KIELY	15

ACTES DU COLLOQUE DE MARSEILLE, 16-17 OCTOBRE 2015

en hommage à Antoine Hermary

« Chypre et les grandes îles de Méditerranée

Un nouvel espace d'échanges,

de la fin du II^e millénaire av. J.-C. à l'époque hellénistique »

Introduction, Un parcours méditerranéen par Sabine FOURRIER, Jean-Christophe SOURISSEAU, Henri TRÉZINY	19
Bibliographie chypriote d'Antoine Hermary	21
Despina PILIDES, Introductory address	31

Une Méditerranée d'îles : matières premières et échanges

Marguerite YON, Aux échelles du Levant. Échanges commerciaux au Bronze Récent	33
Nota KOUROU, A Cypriot Sequence in Early Iron Age Crete: Heirlooms, Imports and Adaptations	51
Vasiliki KASSIANIDOU, Copper metallurgy in Iron Age Kition	71
Anna GEORGIADOU, La diffusion de la céramique chypriote d'époque géométrique en Méditerranée orientale. Productions et réseaux de distribution	89
Anna CANNAVÒ, Au fil des écritures. Plurilinguisme et plurigraphisme dans les îles méditerranéennes	113
Henri TRÉZINY, Des tours internes aux sanctuaires suburbains. Regards occidentaux sur des questions chypriotes	129
Jean-Baptiste CAYLA, Le paysage de théonymes en Crète et à Chypre	139

Art et artisanat, réseaux et échos

Annie CAUBET et Hélène LE MEAUX, D'Alasia à Tartessos. Ivoires et autres matières dures d'origine animale	157
Hartmut MATTHÄUS, Kypriaka in der Siderospilia-Nekropole von Prinias, Mittelkreta	175

Lou de BARBARIN et Jean-Christophe SOURISSEAU, <i>Trafics orientaux en Méditerranée occidentale. Quelques remarques sur la diffusion des styles céramiques dans le répertoire des cités grecques de Sicile orientale</i>	201
Hélène AURIGNY, <i>De Chypre à Delphes : objets et réseaux en Méditerranée orientale pendant le haut-archaïsme</i>	221
Reinhard SENFF, <i>The Early Stone Sculpture of Cyprus in the Archaic Age. Questions of Meaning and External Relations</i>	235
Hédi DRIDI, <i>Chypre et la Sicile : quelques réflexions sur les usages comparatifs du marbre avant le III^e siècle av. J.-C.</i>	253
Pauline MAILLARD, <i>Diplomates, archéologues et joggeurs aux Salines de Kition. La localisation du sanctuaire « de la <i>Paralia</i> »</i>	265
Marcella PISANI, <i>Modelli attici nella coroplastica siceliota di età tardo-classica. Problemi di stile, cronologia e società</i>	275

Un autre monde ? L'époque hellénistique

Anaïs MICHEL, <i>Chypre dans le nouvel ordre méditerranéen de l'époque hellénistique. Approches épigraphiques</i>	289
Demetrios MICHAELIDES et Anne-Marie GUIMIER-SORBETS, <i>Funerary architecture and other underground structures in Hellenistic Cyprus and Rhodes</i>	305
Ludovic THÉLY, <i>Au sujet de deux attestations de l'Aphrodite Kypris en Crète orientale à la basse époque hellénistique</i>	323

Conclusions

Pierre AUPERT, <i>Itinéraires croisés</i>	341
---	-----

VARIA

Robert S. MERRILLEES, <i>Studies on the provenances of the stele of Sargon II from Larnaca (Kition) and the two so-called Dhali (Idalion) silver bowls in the Louvre</i>	349
Olivier CALLOT, <i>Les monnaies de Kition-Bamboula</i>	387

COMPTE RENDUS D'OUVRAGES

1. I. A. TODD, <i>The Field Survey of the Vasilikos Valley. Volume II. Artefacts Recovered by the Field Survey (SIMA 71:10)</i> , Uppsala, 2016 (S. Fourrier)	405
2. A. JACOBS, P. COSYNS (éd.), <i>PoCA 8 (Posgraduate Cypriot Archaeology) Brussel 2008</i> , Bruxelles, 2015 (R. Merrillees)	407
3. H. MATTHÄUS, B. MORSTADT, C. VONHOFF (éd.), <i>PoCA 12 (Posgraduate Cypriot Archaeology) Erlangen-Nuremberg 2012</i> , Cambridge, 2015 (A. Hermary)	408
4. A. NICOLAOU-KONNARI, C. SCHABEL (éd.), <i>Lemessos: A History of Limassol in Cyprus from Antiquity to the Ottoman Conquest</i> , Cambridge, 2015 (Ph. Trélat)	410
5. M. GRÜNBART, S. ROGGE (éd.), <i>Medieval Cyprus. A Place of Cultural Encounter</i> , Münster, 2015 (N. Lécuyer)	413

AU FIL DES ÉCRITURES

Plurilinguisme et plurigraphisme dans les îles méditerranéennes

Anna CANNAVÒ

***Abstract.** Contacts between languages and writing systems are a recurrent motif in Mediterranean history. Characterised by linguistic conservatism, but at the same time exposed to a variety of influences, islands represent a privileged space for the analysis of such phenomena. Starting from Cyprus, where an impressive variety of languages and scripts is attested during the first Millennium B.C., through Rhodes and Delos, authentic beating heart of Mediterranean trade in the Hellenistic period, over Sicily, where local and exogenous languages cross and overlap, this paper presents an overview and the main trends of a Mediterranean-wide phenomenon. Beyond Greek-Latin bilingualism, widely diffused in the area according to the progression of Roman power, some well-known languages and scripts (Greek, Phoenician) coexist with others, only locally attested (Eteocypriot, Elymian), on a variety of contexts and media (public decrees, dedications, coins) pointing to the existence of different frameworks of contact and exchange.*

Les études sur le bi- et plurilinguisme ont connu un grand essor dans les dernières décennies¹ : on peut en voir une raison, peut-être, dans la familiarité qu'on développe avec ces phénomènes dans un monde de plus en plus globalisé et mobile, dans la sensibilité accrue aux situations de frontière, rencontre, métissage, hybridation. Le bilinguisme parfait, c'est-à-dire la maîtrise à un niveau équivalent de deux langues, est extrêmement rare. Il en découle que, dans les manifestations de bi- ou plurilinguisme, une langue est toujours dominante, et l'usage de l'autre révèle des choix (plus ou moins explicites et / ou assumés) qui renseignent, en dernière analyse, sur le cadre culturel, politique, social, historique dans lequel et pour lequel le document bilingue a été produit. Pour cela, l'étude du plurilinguisme antique constitue une fenêtre ouverte sur les sociétés anciennes, sur leurs modalités d'interaction et sur les contextes et les stratégies identitaires sous-jacents. Et puisqu'on parle de mondes anciens, de langues qui ne nous sont parvenues que par le biais de l'écrit, le volet de l'écriture joue, dans l'analyse de ces phénomènes, un rôle

1. En ce qui concerne le monde antique, voir Adams, Janse, Swain 2002 et les références indiquées p. 1, n. 1-3, auxquelles on peut au moins ajouter Biville, Decourt, Rougemont 2008.

primordial : c'est pour cela que j'associe dans mon propos l'étude du plurilinguisme à celui du plurigraphisme.

À l'échelle de la Méditerranée antique, les cas de plurilinguisme et de plurigraphisme sont très nombreux : un recensement complet n'a jamais été tenté à ma connaissance. Particulièrement complexe et intéressant est le contexte proche-oriental, caractérisé d'un côté par l'existence de langues « fortes » qui ont joué, pendant des siècles, le rôle de *lingua franca* (l'akkadien, l'araméen, le grec), mais aussi par une polyphonie linguistique et politique qui a favorisé la production de trilingues : il suffit de penser aux trilingues de Xanthos – en grec, araméen et lycien – ou d'Incirli – en akkadien, phénicien et louvite –, ou bien aux trilingues achéménides. Des études spécifiques ont été consacrées à cette région très vaste, dont il ne sera pas question ici ².

Je restreindrai mon analyse au bassin méditerranéen au sens propre, plus précisément au milieu insulaire, en me concentrant sur les épisodes de rencontre entre le grec et d'autres langues, même si beaucoup d'exemples qu'il serait intéressant d'analyser dépassent ces limites géographiques et typologiques étroites – on pense, notamment, aux lamelles de Pyrgi, en phénicien et étrusque. Également, je laisserai de côté le dossier, assez bien connu et mieux étudié que d'autres, du bilinguisme gréco-latin, et du multilinguisme qui en constitue la toile de fond (langues italiques, sémitiques et bien d'autres : *Phocaeenses trilingues*, disait Varron des Massaliotes, maîtrisant le grec, le latin et le gaulois...) ³.

Même si l'on parle de plurilinguisme, il est évident que les bilingues sont majoritaires, et répandues aussi bien en contexte privé (épitaphes, dédicaces) que public, tandis que les trilingues, plus rares, apparaissent le plus souvent en contexte officiel (décrets, inscriptions monumentales). On parle aussi de plurigraphisme, puisque chaque langue est normalement transcrite, dans les documents, au moyen de son propre système d'écriture (l'akkadien en écriture cunéiforme, le phénicien, le grec et le latin dans leurs alphabets respectifs, etc.). Le cas chypriote présente une particularité qui est à ma connaissance unique dans le contexte antique : le digraphisme. L'utilisation contemporaine et parallèle de deux écritures différentes (le syllabaire chypriote et l'alphabet grec) pour transcrire la même langue (le grec) est étonnante, et apporte un éclairage très important sur la valeur culturelle et politique que possédait l'écriture au sein de la société chypriote à l'époque des royaumes. Comme l'a bien mis en évidence Carlo Consani, ce digraphisme cache, en réalité, une situation de diglossie au sein de la même langue : l'écriture syllabique est en fait réservée à la transcription du dialecte chypriote, tandis que l'alphabet grec ne transcrit que la *koinè* ⁴. Les différents niveaux d'usage et de maîtrise de ces deux volets de la même

2. Voir en introduction F. Briquel-Chatonnet (éd.), *Mosaïque de langues, mosaïque culturelle : le bilinguisme dans le Proche-Orient ancien*, Paris, 1996.

3. Isid., *Etymol.* XV, 1, 63. Voir à ce sujet les travaux de Frédérique Biville, en particulier F. Biville, « Situations et documents bilingues dans le monde gréco-romain » dans Biville, Decourt, Rougemont 2008, p. 35-53, et la section consacrée au bilinguisme gréco-latin dans Adams, Janse, Swain 2002, p. 75-194.

4. Consani 1990.

langue, ainsi que le besoin, de la part des Chypriotes, d'identifier chacun d'entre eux avec un système graphique caractéristique (indigène, dans le cas du syllabaire, allogène, dans le cas de l'alphabet grec) nous disent beaucoup tant sur l'hellénisation que sur l'hellénisme à Chypre.

Les îles constituent, dans ce contexte de circulation et de rencontres de langues, des milieux tout à fait particuliers : véritables carrefours (on pense à Chypre, à Délos), elles sont en même temps caractérisées par des formes de conservatisme qui se concrétisent, d'un point de vue linguistique, par la permanence de traits archaïques (l'exemple de Chypre et de son dialecte est encore une fois particulièrement pertinent). Si l'on considère le premier aspect, celui de la rencontre, de l'échange, on ne s'étonne pas de trouver dans les îles une bonne partie des bilingues connues en grec et phénicien : marchands et marins par excellence, dans l'imaginaire antique aussi bien que dans celui des contemporains, les Phéniciens ont fait de certaines îles de Méditerranée des escales privilégiées. Ainsi, on trouve des bilingues en grec et phénicien à Chypre, mais aussi à Rhodes, Cos, Délos, Malte⁵. Les grandes îles (Chypre, la Crète, la Sicile) présentent, de plus, une complexité linguistique qui va au-delà de la rencontre occasionnelle entre grec et phénicien (qui, d'ailleurs, n'est pas attestée en Crète, malgré l'importante fréquentation phénicienne à haute époque) : on tâchera de caractériser ces contextes de façon plus précise. D'autres régions où le bilinguisme gréco-phénicien est bien connu sont Athènes – ce qui n'est pas surprenant : on connaît bien les communautés phéniciennes d'Athènes et du Pirée aux IV^e et III^e s.⁶ – mais aussi la Thessalie, ce qui est peut-être moins attendu⁷.

On présentera donc un aperçu des îles principales où le phénomène du bi- ou plurilinguisme est documenté – d'est en ouest : Chypre, Rhodes, Cos, Délos, la Crète, Malte, la Sicile – en laissant en toile de fond le bilinguisme gréco-latin, pour mettre davantage en lumière les autres cas. Il ne s'agit pas de fournir un répertoire d'attestations mais, sans prétention d'exhaustivité, de donner des jalons, de suggérer la richesse et la complexité des contextes que touche ce phénomène transméditerranéen.

Chypre

Le contexte chypriote est caractérisé par des phénomènes tout à fait originaux, qui en font un cas exceptionnel dans le tableau général qu'on dresse ici. Au moins trois langues sont attestées à la même époque dans l'île, de manière certaine du moins à la période

5. Sur le bilinguisme des Phéniciens, voir surtout les travaux de M.-F. Baslez et F. Briquel-Chatonnet : M.-F. Baslez, F. Briquel-Chatonnet, « De l'oral à l'écrit : le bilinguisme des Phéniciens en Grèce », dans Cl. Baurain, C. Bonnet, V. Krings (éd.), *Phoinikeia Grammata*, Namur, 1991, p. 371-386 ; M.-F. Baslez, « The bilingualism of the Phoenicians in the ancient Greek world », dans A.F. Christidis (éd.), *A History of Ancient Greek: From the Beginnings to Late Antiquity*, Cambridge, 2007, p. 911-923 ; Briquel-Chatonnet 2012.

6. Baslez 1987 ; M.-F. Baslez, F. Briquel-Chatonnet, « Un exemple d'intégration phénicienne au monde grec : les Sidoniens au Pirée à la fin du IV^e siècle », dans *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Rome, 1991, p. 229-240.

7. Masson 1969 ; F. Vattioni, « I Fenici in Tessalia », *AION* 42, 1982, p. 71-81 ; *Id.* 1987-1988.

classique⁸ : le grec, le phénicien et l'éteochoyriote (et on entend, par ce dernier terme, une langue bien précise, documentée à l'époque classique exclusivement à Amathonte)⁹. Également, trois écritures sont utilisées en même temps dans l'île à l'époque classique : le syllabaire chyriote, l'alphabet phénicien et l'alphabet grec. Il n'y a toutefois pas d'association exclusive entre langue et écriture : le grec est transcrit par le syllabaire aussi bien que, minoritairement, par l'alphabet. Le syllabaire, parallèlement, ne transcrit pas seulement le grec, mais aussi l'éteochoyriote (et d'autres langues, sans doute, comme le « golgien »). Ce n'est que pour le phénicien que l'association entre langue et écriture est stricte et exclusive.

Dans ce cadre s'inscrit une spécificité chyriote qui est, comme on l'a dit, l'existence de digraphes. Il est légitime de se demander, dans l'absolu, quel est l'intérêt d'inscrire deux fois le même texte, dans la même langue, dans deux écritures différentes. Il n'y a pas de réponse unique à cette question : chaque digraphe a sa raison d'être, liée à la nature du support aussi bien qu'aux destinataires du message. Dans une digraphe funéraire comme *ICS*² 164 (stèle funéraire pour une sœur, Marion, dernier quart du VI^e s.) la présence des deux textes manifeste, d'un côté, l'attachement de la famille à ses origines ioniennes, de l'autre, son souci d'intégration dans le milieu chyriote. On peut probablement dire la même chose d'*ICS*² 260 (épitaphe digraphe de Karyx, Golgoi, fin du VI^e s.). Dans des inscriptions officielles, comme *ICS*² 1 (dédicace de Nicoclès de Paphos à Artémis Agrotéra, dernier quart du IV^e s.), aussi bien que sur les monnayages à légende digraphe (par exemple, *ICS*² 326, monnayage de Nicoclès de Salamine, deuxième quart du IV^e s.), l'usage de l'alphabet à côté du syllabaire revêt en revanche une fonction politique, qui est en particulier manifeste dans l'usage précoce de l'alphabet grec et de la *koinè* fait par la dynastie salaminienne à partir d'Évagoras I^{er} (*Fig. 1*)¹⁰.

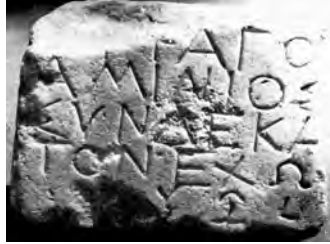
Dans les digraphes, l'alphabet transcrit habituellement le grec de la *koinè*, le syllabaire en revanche est réservé au dialecte local. À partir de ce constat, il a été possible d'observer l'influence linguistique réciproque de l'une sur l'autre, et de constater une différenciation sociale dans ces phénomènes d'interférence : plus le niveau social de l'auteur de l'inscription digraphe est bas, plus le dialecte montre des signes d'évolution précoce et se révèle perméable aux influences de la variété linguistique extérieure. Dans les digraphes officielles, produites par des rois, le dialecte est plus maîtrisé et les interférences très limitées : l'usage du dialecte et du syllabaire, en position de prestige dans ces inscriptions, ne relève pas du hasard ou de l'habitude, mais constitue un choix politique assumé, qui

8. On peut sans doute étendre cette considération à l'époque archaïque, l'éteochoyriote étant attesté dès le VII^e s. : M. Egetmeyer, « The Recent Debate on Eteochoyriote People and Language », *Pasiphae* 3, 2009, p. 69-90.

9. On ne prend donc pas ici en considération le « golgien » ou toute autre langue indéchiffrée de Chypre : M. Egetmeyer, « "Sprechen Sie golgisch ?". Anmerkungen zu einer überschenen Sprache », dans P. Carlier *et al.* (éd.), *Études mycéniennes 2010*, Pise, 2012, p. 427-434.

10. P. Roesch, « Une inscription digraphe du V^e s. av. J.-C. », dans *Salamine de Chypre IV. Anthologie salaminienne*, Paris, 1973, p. 81-84 ; Consani 1990, p. 64-69.

peut trouver des explications historiques et politiques dans le cadre de la dissolution de l'empire perse, de l'expansion d'Alexandre le Grand en Orient et de la fin des royaumes chypriotes ¹¹.



a. Inscription fragmentaire de la fin du v^e s. (Fouilles françaises de Salamine).



b. Statère à légende digraphe d'Évagoras I^{er} (Courtesy of the Trustees of the British Museum).

Figure 1. Digraphisme à Salamine de Chypre

Si ces constats, qu'on doit à C. Consani, ont une validité générale et rendent bien compte du contexte à l'époque classique (surtout au iv^e s.), on peut ici observer que la correspondance entre alphabet et *koinè* d'un côté, syllabaire et dialecte de l'autre ne semble pas être systématique à l'époque archaïque. Le répertoire est très limité :

1. Épitaphe digraphe ICS² 260 (Golgoi, fin du vi^e s.) :

a) ΚΑΡΥΞ ΕΜΙ

b) *ka-ru-xe-e-mi*

Il est impossible de dire si le ΕΜΙ de la partie alphabétique reproduit la forme chypriote *ēmi*, avec *ē* (comme le fait certainement le *e-mi* de la partie syllabique), ou s'il s'agit de la forme ionique archaïque, ἐμί, attestée avant εἰμί. Il est certain toutefois que le nom Karyx conserve le *ā* dans les deux écritures, au lieu d'avoir la forme en *ē/η* attendue en ionien (les noms propres en situation de contact interdialectal ne changeant pas d'un dialecte à l'autre) ¹².

2. Épitaphe digraphe ICS² 164 (Marion, dernier quart du vi^e s.) :

a) ΚΑΣΙΓΝΗΤΑΣ

b) *ka-si-ke-ne-ta*

11. Consani 1990.

12. *Ibid.*, p. 69-70.

Quoique l'alphabet utilisé renvoie à un milieu ionien, le mot transcrit – le génitif du terme « sœur », *κασιγνήτη* – apparaît sous sa forme chypriote, en *-αζ* (avec chute du sigma dans la version en syllabaire), et non pas sous sa forme ionienne, en *-ης*.

Ils nous faudrait des exemples plus longs et éloquentes pour tirer des conclusions certaines de ces observations, mais il est intéressant tout de même de constater que le rapport entre variété linguistique et écriture n'a pas été constant dans le temps : l'alphabet grec, dans ses toutes premières attestations à Chypre, semble avoir servi à transcrire le dialecte chypriote, en concurrence avec le syllabaire, et non pas une autre variété de la même langue – en l'occurrence, la *koinè*.

Au-delà du dossier des digraphes, Chypre connaît un certain nombre de bilingues en grec et phénicien, dont la partie en grec est écrite soit en syllabaire (par exemple, dans les dédicaces bilingues d'Idalion et de Tamassos, du IV^e s.)¹³, soit, pour les documents plus récents, en alphabet (comme dans la dédicace bilingue de Larnaka-tis-Lapithou, au début du III^e s.)¹⁴. L'analyse de ces inscriptions montre une gamme assez vaste de possibilités dans la maîtrise et la relation réciproque des deux langues¹⁵ : de la traduction phénicienne d'une épitaphe conçue en grec, comme celle de Smyrnos le Lycien, de Kition¹⁶, où la partie en phénicien est nettement subordonnée à la grecque, jusqu'à la composition d'une dédicace bilingue extrêmement raffinée comme celle, déjà citée, du prince Baalrom à Idalion¹⁷, où les choix linguistiques et onomastiques s'expliquent dans le cadre de la situation politique de cet ancien royaume de langue grecque, désormais gouverné par une dynastie phénicienne.

Autre catégorie de bilingues, les inscriptions gréco-étéochypriotes sont une spécificité d'Amathonte à la fin de l'époque du royaume, c'est-à-dire dans le dernier quart du IV^e s., et elles ne sont pas compréhensibles en dehors du contexte politique et identitaire très caractéristique de leur création. Au nombre de trois¹⁸, elles poussent à l'extrême la dichotomie alphabet/syllabaire, en réservant le premier pour la transcription du grec – désormais le grec de la *koinè* – et le deuxième pour la langue locale, inintelligible pour nous, qu'on appelle étéochypriote. De caractère public (deux dédicaces royales et une inscription honorifique), elles font du bilinguisme et du digraphisme un instrument

13. *ICS*² 220 – *CIS* I 89 – *KB* V 69 (dédicace à Resheph Mikal-Apollon Amyklos) ; *ICS*² 216 – *RÉS* 1213 – *KB* V 70 (dédicace à Resheph-Apollon Alasiotas) ; *ICS*² 215 – *RÉS* 1212 – *KB* V 71 (dédicace à Resheph-Apollon Héléítas).

14. *LBW* 2778, *CIS* I 95 : Masson 1977, p. 323-327 ; M.G. Amadasi Guzzo, « Encore *CIS* I 95 et les divinités guerrières à Chypre », *Orientalia* n.s. 84, 2015, p. 29-40.

15. Consani 1988, p. 38-48.

16. *CIS* I 45 – *LBW* 2741 – *KB* V 1066 et 2068.

17. *ICS*² 220 – *CIS* I 89 – *KB* V 69.

18. *ICS*² 196, 196d et 196e (les deux dernières ont été découvertes lors des fouilles françaises du sanctuaire de l'acropole).

idéologique et politique important dans les mains de la dynastie royale et de la communauté civique à un moment décisif de leur histoire¹⁹.

Le dossier chypriote, dans sa complexité, se prête à des analyses diverses qu'on ne peut pas développer ici. Comme cela arrive souvent dans les contextes multilingues, le traitement des anthroponymes est particulièrement intéressant : on rencontre des anthroponymes grecs déclinés en étéochypriote²⁰ ; des anthroponymes phéniciens traduits en grec, ou bien transcrits, le choix de l'une ou l'autre solution étant, en soi, très significatif²¹ ; des anthroponymes (pré-grecs ? phéniciens ?) dont la flexion dialectale chypriote échappe à l'uniformisation de la *koinè* même dans des documents (comme la bilingue de Larnaka-tis-Lapithou) où désormais le dialecte et le syllabaire n'apparaissent plus²². Un autre volet très riche est celui des emprunts linguistiques : on peut citer, à titre d'exemple, le célèbre TRPY, le trophée de Milkyaton de Kition²³.

Rhodes

Dans le riche corpus épigraphique de Rhodes, on compte trois bilingues en grec et phénicien, qui ont été étudiées à maintes reprises²⁴.

La médiation chypriote paraît importante dans le dossier de la présence phénicienne à Rhodes, comme l'atteste l'une des plus anciennes inscriptions phéniciennes découvertes dans l'île, gravée sur une statuette en calcaire chypriote trouvée à Vroulia (de la fin du VII^e s.)²⁵. À Ialysos a été découverte la plus ancienne attestation en milieu grec du terme sémitique KD, c'est-à-dire le grec κάδοϛ, sur un fragment de coupe²⁶ : ce terme apparaît à Chypre, en syllabaire, sur l'*ostrakon* du tumulus de Sainte-Catherine à Salamine

19. Consani 1988, p. 50-52.

20. Pour une analyse récente voir P.M. Steele, *A Linguistic History of Ancient Cyprus*, Cambridge, 2013, p. 148-152. Les nouvelles lectures par M. Perna de la grande inscription étéochypriote du Louvre (*ICS*² 194-195) sont susceptibles d'apporter d'importantes nouveautés sur ce sujet : M. Perna, « La grande inscription d'Amathonte (*ICS* 194+195) : une nouvelle étude épigraphique. Rapport préliminaire », dans A. Cannavò, L. Thély (éd.), *Les royaumes de Chypre à l'épreuve de l'histoire*, *BCH* suppl. 54, Athènes, sous presse.

21. Anthroponymes phéniciens en grec syllabique : Egetmeyer 2010, p. 379-383 ; anthroponymes phéniciens et leurs correspondances en grec : Amadasi Guzzo, Bonnet 1991.

22. Masson 1977, p. 325, n. 73 ; *ICS*², p. 182 ; cf. Egetmeyer 2010, p. 377-378.

23. M. Yon, M. Szyner, « Une inscription phénicienne royale de Kition (Chypre) », *CRAI* 1991, p. 791-823.

24. P.M. Fraser, « Greek-Phoenician bilingual inscriptions from Rhodes », *ABSA* 65, 1970, p. 31-36 ; Vattioni 1987-1988 ; Lipiński 2004, p. 145-149 ; Amadasi Guzzo 2013, p. 163-167.

25. G. Bourogiannis, « Instances of Semitic Writing from Geometric and Archaic Greek Contexts: An Unintelligible Way to Literacy? », dans G. Garbati, T. Pedrazzi (éd.), *Transformations and Crisis in the Mediterranean: "Identity" and Interculturality in the Levant and Phoenician West during the 12th-8th Centuries BCE*, *RSF* suppl. 42, Pise, 2015, p. 163-164.

26. J.N. Coldstream, « The Phoenicians of Ialysos », *BICS* 16, 1969, pl. III h.

(ICS² 318, vers 600), ce qui laisse supposer une origine phénicienne, par le biais chypriote, du mot grec²⁷.

La première bilingue rhodienne, bien des siècles après ces premières inscriptions phéniciennes, dans la seconde moitié du IV^e s., est une épitaphe pour un Chypriote de Kition, 'BDMLQRT ou bien Ἡρακλείδης (comme il prend soin de se nommer en grec)²⁸. Au texte en grec, constitué du seul nom avec l'ethnique, fait pendant le texte phénicien, où l'on n'indique pas l'ethnique, mais où l'on donne une généalogie complète, jusqu'au grand-père, comme cela est usuel dans les épitaphes phéniciennes. Le nom du grand-père, rare et difficile, TGNS, permet de mettre en relation cette stèle avec une autre épitaphe bilingue, d'un Kitien du Pirée, BNHDŠ / Νουμήνιος, dont TGNS serait l'arrière-grand-père²⁹. Dans les deux cas, on observe le procédé de la traduction du nom, bien documenté en phénicien, avec une correspondance MLQRT / Héraklès qui ne fait pas difficulté³⁰.

Dans les deux autres bilingues rhodiennes, deux dédicaces de la fin du III^e-II^e s.³¹, la partie grecque est trop mal conservée pour qu'on puisse faire des observations sur le rapport entre les textes grecs et leurs correspondants phéniciens. Il est intéressant toutefois de constater que les noms des personnages cités dans l'une de ces inscriptions, où le dédicant porte des titres religieux du culte de Melqart et d'Astarté, sont très chypriotes : en l'occurrence, B'LMLK et MLKYTN sont des anthroponymes caractéristiques de la famille royale de Kition.

Cos

À Cos, la documentation épigraphique phénicienne est moins abondante qu'à Rhodes. Récemment a été publiée une anse de coupe du milieu du VI^e s. qui porte des signes peints, interprétés comme des signes phéniciens³² : la lecture ne donne toutefois pas de sens, et la nature phénicienne de ces marques me paraît douteuse.

On dispose en tout cas d'un document célèbre, une dédicace bilingue gréco-phénicienne de la fin du IV^e s, qui a été étudiée à plusieurs reprises³³. Il s'agit d'une consécration faite par Diotimos (le nom est conservé seulement dans le texte grec), fils de 'BD'LNM, roi

27. M.G. Amadasi Guzzo, « Noms de vases en phénicien », *Semitica* 38, 1988, p. 17-20.

28. *KB* V 172.

29. *CIS* I 117 – *IG* II² 9034 – *KB* V 165.

30. Amadasi Guzzo, Bonnet 1991, p. 5-7 ; sur le binôme BNHDŠ / Νουμήνιος (attesté aussi dans la dédicace bilingue de Tamassos à Resheph-Apollon Héléitas : *ICS*² 215 – *RÉS* 1212 – *KB* V 71), voir O. Masson, « Nouvelles notes d'anthroponymie grecque », *ZPE* 102, 1994, p. 167-173.

31. *KB* V 173 (dédicace, ou peut-être épitaphe, de B'LMLK fils de MLKYTN), et 174 (dédicace de TRT).

32. G. Bourogiannis, Chr. Ioannou, « “Phoinikeia Grammata” at Cos: A New Case of Phoenician Script from Archaic Greece », *ANES* 49, 2012, p. 1-23.

33. Voir en particulier Amadasi Guzzo 2013, p. 167-172, qui reprend toutes les interprétations précédentes (par M. Szymer, E. Lipiński, P. Xella, notamment en ce qui concerne le texte phénicien, en mauvais état) avec les références bibliographiques.

de Sidon (332-326 av. J.-C.), à Aphrodite : la nature de l'objet de la consécration (un monument) est impossible à définir. Le texte grec ne pose pas de problème, tandis que le texte phénicien est très difficile : il est en tout cas certain que ce dernier était plus riche en informations que le premier, même si le grec apparaît en position principale, en haut. On peut se contenter d'observer que, s'il existe une correspondance entre Aphrodite et Astarté, parfaitement attendue, le nom du roi de Sidon, 'BD'LNM, n'est pas traduit en grec mais translittéré, Ἀβδαλώνυμος³⁴, tandis que celui de son fils, l'auteur de la dédicace, qui s'appelle Διότιμος en grec, est probablement différent en phénicien ; mais l'inscription est malheureusement lacunaire à cet endroit : E. Lipiński a proposé de restituer GRB'L³⁵.



a. EV 259. Nabatéen / grec.



b. EV 260. Palmyrénien / grec.

Figure 2. Dédicaces bilingues de Cos
(d'après Segre 1993, pl. 131).

Plus récentes, deux dédicaces bilingues attestent la présence à Cos de pèlerins en provenance d'autres régions du Proche-Orient : un Nabatéen, au début du 1^{er} s. apr. J.-C.³⁶, et un Palmyrénien à la fin du même siècle (Fig. 2a-b)³⁷. Dans les deux cas le texte grec,

34. Comme cela arrive dans les sources littéraires qui mentionnent ce personnage : Curt., IV, 1 et Just., XI, 10 (en latin), Ἀβδελώνυμος chez Pollux, VI, 105 (Diodore, XVII, 46, 6, Βα(λ)ώνυμος, est sans doute à corriger). Le même nom, dans une épitaphe bilingue d'un Aradien de Démétrias, devient en grec Ἰερώνυμος : Masson 1969, p. 697-698.

35. Lipiński 2004, p. 153.

36. Segre 1993, EV 259 : Vattioni 1987-1988, p. 104, n° 10 ; Roche 1996, p. 78-80, n° 8.

37. Segre 1993, EV 260 : R. du Mesnil du Buisson, « L'inscription bilingue d'un Palmyrénien [sic] à Cos », *Syria* 23, 1942, p. 133-134 ; Vattioni 1987-1988, p. 104-105, n° 11.

plus synthétique, est évidemment secondaire par rapport au texte en langue sémitique, qui occupe sur les deux pierres la première position. Dans la bilingue nabatéo-grecque, la déesse Uzza est identifiée, de manière attendue, à Aphrodite, tandis que dans la bilingue palmyro-grecque, la triade palmyrénienne est réduite, en grec, au seul Bel (Βῆλος).

Délos

À Délos, centre du commerce méditerranéen à l'époque hellénistique, on a affaire à une communauté d'Orientaux nombreuse et relativement bien documentée³⁸.

On connaît une dédicace bilingue³⁹, une consécration de la part des hiéronautes de Tyr à Apollon, datant du règne de 'BD'ŠTRT de Sidon (sans doute 'BD'ŠTRT II, 342-332 av. J.-C.), mais l'état du texte phénicien ne permet pas d'approfondir l'analyse. Il semble toutefois que les deux textes n'étaient pas identiques : le texte grec, en effet, ne donne pas le nom du roi de Sidon, qui est en revanche la seule chose à peu près lisible en phénicien. On peut même douter qu'il s'agisse d'une véritable bilingue et non pas plutôt, comme l'écrit prudemment A. Hermary, d'une double dédicace⁴⁰.

Une situation comparable caractérise l'inscription gréco-phénicienne de l'Asklépieion, du II^e s.⁴¹ : le texte grec, en haut, ne transcrit que la date par le prêtre éponyme, tandis que le texte phénicien, gravé maladroitement en dessous, certainement par un lapicide grec, enregistre une consécration à Eshmoun. Difficile de parler, dans ce cas, de véritable bilingue⁴².

Île extrêmement cosmopolite, Délos connaît bien sûr un certain nombre de bilingues en grec et latin⁴³, mais aussi trois consécrations bilingues de personnages arabes, dont au moins un Nabatéen et un Minéen⁴⁴. La nature de l'île, sanctuaire très renommé mais aussi – à partir du milieu du II^e s. – port franc, justifie bien évidemment cette richesse, qui n'est pas seulement liée à la présence d'une population étrangère résidente (comme les Phéniciens, ou les nombreux Italiens), mais aussi au passage occasionnel de nombreux pèlerins et marchands.

38. Références principales dans Vattioni 1987-1988, p. 95, n. 22 ; voir aussi Baslez 1987.

39. *ID* 50 – *CIS* I 114.

40. A. Hermary, « Une petite énigme délienne : les “ curieuses offrandes ” des hiéronautes de Tyr », *RA* 2014, p. 271-284.

41. *ID* 2322 : M.-F. Baslez, F. Briquel-Chatonnet, « L'inscription gréco-phénicienne de l'Asklépieion de Délos », *Semitica* 38, 1988, p. 27-37.

42. Briquel-Chatonnet 2012, p. 621.

43. J.N. Adams, « Bilingualism at Delos », dans Adams, Janse, Swain 2002, p. 103-127 ; Cl. Hasenohr, « Le bilinguisme dans les inscriptions des *magistri* de Délos », dans Biville, Decourt, Rougemont 2008, p. 55-70.

44. *ID*, 2315, 2316 et 2320 : Vattioni 1987-1988, p. 106, n^{os} 15 (*ID* 2315, Nabatéen) et 17 (*ID* 2320, Minéen) ; Roche 1996, p. 83-85, n^o 11 (*ID* 2315).

Crète

En Crète, où la présence de Phéniciens est bien connue dès une très haute date et où l'on a même voulu placer la naissance de l'alphabet grec à partir du modèle phénicien⁴⁵, on ne possède, jusqu'à présent, aucune inscription bilingue en grec et phénicien. En revanche, on connaît une, peut-être deux bilingues en étéocrétois et grec, provenant de Dréros et datées de la seconde moitié du VII^e-début VI^e s. av. J.-C. (Fig. 3)⁴⁶. Elles ont été découvertes à proximité du sanctuaire d'Apollon Delphinien et elles enregistrent (du moins, en ce qui concerne le texte grec, puisque l'étéocrétois reste indéchiffré) des règlementations relatives au culte. Les pierres sont aujourd'hui perdues, on ne dispose donc pour l'interprétation que des *editiones principes* d'Henri van Effenterre.

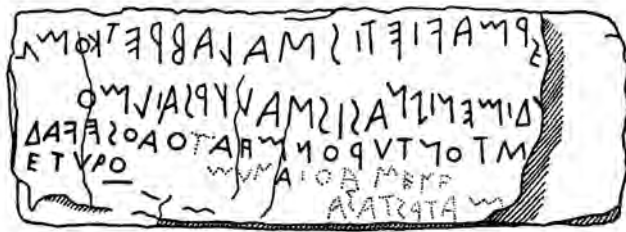


Figure 3. Inscription bilingue de Dréros, Crète

(d'après H. Van Effenterre, « Une bilingue étéocrétoise ? », *RPh* 20, 1946, p. 131-138).

À la différence de Chypre, où les bilingues en grec et étéochyprite sont aussi des digraphes, il n'y a pas de différenciation nette ici en ce qui concerne la graphie : aussi bien l'étéocrétois que le grec sont transcrits en alphabet crétois archaïque. On a donc (si l'on peut dire) des bilingues « monographe ». Des particularités distinguent toutefois la transcription de l'étéocrétois de la transcription du grec (plus précisément, il s'agit du dialecte dorique de Crète) : le texte étéocrétois est toujours écrit de droite à gauche (comme le phénicien), et l'emploi de diviseurs (barres verticales) semble systématique. Le dialecte dorique est, quant à lui, transcrit avec le même alphabet, mais *boustrophedon*, et avec un usage sporadique et non systématique des diviseurs. En s'appuyant en partie aussi sur ces éléments de différenciation graphique, on a proposé une médiation étéocrétoise dans l'origine de l'alphabet grec, qui aurait donc eu lieu en Crète à haute époque, à partir du modèle phénicien⁴⁷.

45. Cette thèse a été particulièrement défendue par M. Guarducci, « La culla dell'alfabeto greco », *RAL* 33, 1978, p. 381-388.

46. H. Van Effenterre, « Une bilingue étéocrétoise ? », *RPh* 20, 1946, p. 131-138 ; Duhoux 1982, p. 37-54 (DRE 1). H. Van Effenterre, « Inscriptions archaïques crétoises », *BCH* 70, 1946, p. 602-603 ; Duhoux 1982, p. 113-118 (DRE β) : la nature bilingue de ce document n'est pas assurée, mais elle est possible (la ligne 1 serait en étéocrétois, les lignes 2-3 en grec).

47. Y. Duhoux, « Les étéocrétois et l'origine de l'alphabet grec », *AntCl* 50, 1981, p. 287-294.

Malte

L'épigraphie maltaise a livré deux importantes bilingues phénico-grecques, les célèbres cippes de Malte ou cippes de Melqart : découverts au xvii^e s., ces deux monuments identiques (dont l'un est au Louvre, l'autre à La Valette) ont permis à l'abbé Barthélémy, au xviii^e s., de déchiffrer le phénicien⁴⁸. Datant du ii^e s., ils portent sur la base une inscription de quatre lignes en phénicien, suivie de trois lignes en grec alphabétique. Les textes dans les deux langues ne sont pas parfaitement équivalents : il s'agit de la dédicace à Héraklès archégète (en grec), Melqart Baal de Tyr (en phénicien), de la part de deux Tyriens, 'BD'ŠR / Διονύσιος et 'SRŠMR / Σαραπίων, fils de 'SRŠMR / Σαραπίων (à son tour fils de 'BD'ŠR : comme cela arrive souvent, le patronyme n'est présent que dans le texte phénicien, le texte grec s'arrêtant au patronyme). La traduction des noms phéniciens en grec n'est pas littérale : composés avec le théonyme Osiris en phénicien, les deux noms gardent une consonance égyptisante en grec, mais sans correspondance exacte⁴⁹.

Comme cela a été observé, les deux textes se conforment parfaitement aux codes des langues respectives : la grammaire, la phraséologie, le formulaire sont bien maîtrisés ; l'*interpretatio graeca* des divinités, la pratique de la traduction onomastique⁵⁰, font preuve d'un grand souci d'intégration, mais le contexte est celui d'un attachement aux traditions phéniciennes, à une époque où ces dernières s'affaiblissent pourtant de plus en plus dans la mère-patrie. Comme on l'a très bien écrit, « *les commanditaires de ces inscriptions sont à l'aise dans l'un et l'autre monde, et se revendiquent des deux* »⁵¹. Un siècle plus tard, une inscription bilingue d'Arados fait preuve d'une situation désormais bien différente, où le phénicien, pourtant encore affiché, est désormais complètement subordonné au grec⁵².

Sicile

En conclusion de ce tour rapide et partiel du multilinguisme dans les îles méditerranéennes, on ne peut négliger, après Chypre et la Crète, la Sicile. Elle aussi, comme Chypre, est caractérisée par une cohabitation de population linguistiquement et ethniquement distinctes : Grecs, Phéniciens (et Puniques), mais aussi des populations locales diverses (Sicanes, Sicules, Élymes)⁵³. La Sicile possède un certain nombre de

48. CIS I 122 et 122 bis, IG XIV 600.

49. Amadasi Guzzo, Bonnet 1991, p. 6-7.

50. Sur cela voir en particulier Amadasi Guzzo, Bonnet 1991, et F. Briquel-Chatonnet, « Quelques remarques sur l'ononastique des Phéniciens d'après les inscriptions grecques », dans M.H. Fantar, M. Ghaki (éd.), *Actes du III^e congrès international des études phéniciennes et puniques*, Tunis, 1995, p. 203-210.

51. Briquel-Chatonnet 2012, p. 636-637.

52. *Ibid.*, p. 628-636.

53. O. Tribulato (éd.), *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*, Cambridge, 2012.

bilingues en grec et latin, toutefois moins nombreuses que ce à quoi on pourrait s'attendre, mais on ne s'y intéressera pas ici⁵⁴.

Le medium privilégié pour la rencontre de langues en Sicile semble avoir été la monnaie. Malgré l'absence de véritables inscriptions bilingues, certaines émissions monétaires attestent du rapprochement entre groupes linguistiques divers, en particulier en Sicile occidentale : on a des émissions bilingues à Ségeste, à Solonte, à Panorme. Ces monnaies sont émises dans le contexte des conflits gréco-puniques, qui laissent une marque profonde, comme on peut s'y attendre, dans la production monétaire des cités de Sicile occidentale.



Figure 4. Monnaies de Sicile à légende bilingue.

a) Didrachme de Ségeste

(portail Mnamon : *Antiche scritture del Mediterraneo*, s.v. « elimo » : <http://lila.sns.it/mnamon/assets/img/elimo/193f.jpg>).

b) Hemilitron de Solonte (Antikenmuseum Basel).

À Ségeste, cité des Élymes, c'est une didrachme de la fin du v^e s. au type du chien avec des épis de blé au droit, et de la nymphe Ségeste au revers, qui porte au droit la légende élyme, $\sigma\epsilon\gamma\epsilon\sigma\tau\alpha\zeta\iota\beta$, et au revers la légende grecque, $\epsilon\gamma\epsilon\sigma\tau\alpha\iota\omicron\nu$ (Fig. 4a)⁵⁵. À Panorme,

54. Voir en général O. Tribulato, « *Siculi bilingues?* Latin in the inscriptions of early Roman Sicily », dans O. Tribulato (éd.), *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*, Cambridge, 2012, p. 291-325.

55. Rizzo 1946, p. 286, pl. LXII, 10 ; cf. L. Agostiniani, *Iscrizioni anelleniche di Sicilia: le iscrizioni elime*, Florence, 1977, p. 135-138.

une rare émission de la même époque (des *litrae* en bronze) porte une légende punique, *SYŞ*, au droit, et la légende grecque *πανοριμος* au revers⁵⁶. À Solonte, on émet pendant les mêmes années des bronzes au type d'Héraclès et légende grecque, *σολοντινον*, au droit, et au type de la crevette avec légende punique, *KFR'* (le nom punique de la cité) au revers (*Fig. 4b*)⁵⁷.

Les mêmes cités de Sicile peuvent frapper des monnaies avec des légendes en trois langues différentes (grec, punique, élyme) en l'espace de quelques années, en ayant recours aussi bien à différentes écritures (alphabet grec, punique), qu'à différentes variétés dialectales (avec l'ethnique en grec sous forme ionique ou dorique)⁵⁸. Cette extrême variabilité est le reflet de la situation ethnique, linguistique et surtout politique qui caractérise l'histoire de la Sicile, en particulier à l'époque classique.

Conclusion

Ce rapide aperçu du bilinguisme dans les îles méditerranéennes pourrait être développé davantage, en prenant en considération en particulier la Sardaigne, avec la trilingue de San Nicolò Gerrei (en grec, latin et punique)⁵⁹ – mais il est temps de tirer des conclusions.

Le tableau qu'on a dressé est très disparate. Parmi les îles examinées, certaines (Rhodes, Cos, Malte) ne sont touchées par les phénomènes de bilinguisme qu'occasionnellement, en raison de fréquentations sporadiques. Le cas de Chypre, de la Sicile, et même de la Crète, est différent puisque le multilinguisme est, dans ces îles, enraciné et systématique, étant déterminé par la nature du peuplement. Délos constitue un cas limite, puisque les fréquentations sporadiques qu'elle peut connaître (de la part de pèlerins et de marchands) ont tendance à se transformer en présence fixe, avec l'installation de communautés étrangères (les Levantins, les Italiens) qui conditionnent le paysage linguistique et épigraphique de l'île au cours de l'époque hellénistique.

La large diffusion du phénicien, dans tous les exemples examinés de rencontres linguistiques, rend bien compte de la mobilité et de l'ubiquité de ce peuple insaisissable, capable de se métamorphoser et de s'adapter à des contextes très différents, tout en gardant un attachement fort et durable à sa langue et à ses traditions religieuses et culturelles. Celles qui sortent sous-représentées du tableau, ce sont les langues (et les populations) locales, qu'il s'agisse de l'éteo-chypriote (ou d'autres langues) à Chypre, de l'éteocrétois en Crète, des langues épichoriques en Sicile. Ici on mesure, d'un côté, l'ampleur de notre ignorance des contextes locaux, de l'autre le biais qui nous est imposé par la médiation de l'écrit.

56. Rizzo 1946, p. 300, pl. LXIV, 26 ; cf. Guzzetta 2008, p. 151-152 et n. 15.

57. R. Calciati, *Corpus nummorum siculorum*, I, Milan, 1983, p. 310, n^{os} 6-7 ; cf. Guzzetta 2008, p. 158-159.

58. O. Simkin, « Coins and language in ancient Sicily », dans O. Tribulato (éd.), *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*, Cambridge, 2012, p. 162-188.

59. *CIL* X 7856 ; *IG* XIV 608 ; *CIS* I 143.

Les inscriptions multilingues et multigraphes n'épuisent pas le thème des rencontres et des échanges linguistiques en Méditerranée. Elles représentent toutefois le versant le plus spectaculaire et stimulant d'une polyphonie méditerranéenne où certaines langues (le grec, le latin) jouent certes le rôle du premier violon, mais beaucoup d'autres contribuent discrètement à la réussite de la symphonie.

École française d'Athènes

ABRÉVIATIONS

CIL : *Corpus inscriptionum latinarum*, Berlin, 1862-.

CIS : *Corpus inscriptionum semiticarum*, Paris, 1881-.

*ICS*² : O. Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques. Recueil critique et commenté*, Études chypriotes 1, Paris, 1983².

ID : *Inscriptions de Délos*, Paris, 1926-1972.

IG : *Inscriptions Graecae*, Berlin, 1815-.

KB V : M. Yon, *Kition-Bamboula V, Kition dans les textes. Testimonia littéraires et épigraphiques et corpus des inscriptions*, Paris, 2004.

LBW : Ph. Le Bas, W.H. Waddington, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie mineure*, III, 7, Paris, 1870.

RÉS : *Répertoire d'épigraphie sémitique*, Paris, 1900-.

BIBLIOGRAPHIE

ADAMS (J.N.), JANSE (M.), SWAIN (S.) éd., 2002, *Bilingualism in Ancient Society: Language Contact and the Written Text*, Oxford.

AMADASI GUZZO (M.G.), 2013, « Notes sur quelques inscriptions phéniciennes provenant de l'Égée », dans F. Briquel-Chatonnet, C. Fauveaud, I. Gajda (éd.), *Entre Carthage et l'Arabie heureuse : Mélanges offerts à François Bron*, Paris, p. 163-176.

AMADASI GUZZO (M.G.), BONNET (C.), 1991, « Anthroponymes phéniciens et anthroponymes grecs : remarques sur leurs correspondances », *SEL* 8, p. 1-21.

BASLEZ (M.-F.), 1987, « Le rôle et la place des Phéniciens dans la vie économique des ports de l'Égée », dans E. Lipiński (éd.), *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium BC*, *Studia Phoenicia* 5, Louvain, p. 267-285.

BIVILLE (F.), DECOURT (J.-Cl.), ROUGEMONT (G.) éd., 2008, *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie*, *CMO* 37, Lyon.

BRIQUEL-CHATONNET (F.), 2012, « Les inscriptions phénico-grecques et le bilinguisme des Phéniciens », *CRAI*, p. 619-638.

CONSANI (C.), 1988, « Bilinguismo, diglossia e digrafia nella Grecia antica », dans E. Campanile, G.R. Cardona, R. Lazzeroni (éd.), *Bilinguismo e biculturalismo nel mondo antico*, Pise, p. 35-60.

CONSANI (C.), 1990, « Bilinguismo, diglossia e digrafia nella Grecia antica, III. Le iscrizioni digrafe cipriote », dans *Studi in memoria di Ernesto Giammarco*, Pise, p. 63-79.

DUHOUX (Y.), 1982, *L'éteoécrotois : les textes – la langue*, Amsterdam.

EGETMEYER (M.), 2010, *Le dialecte grec ancien de Chypre*, Berlin et New York.

GUZZETTA (G.), 2008, « Prototipi monetali sicelioti e interpretazioni puniche », dans M. Congiu et al. (éd.), *Greci e Punici in Sicilia tra V e IV secolo a.C.*, Caltanissetta, p. 149-172.

- LIPÍŃSKI (E.), 2004, *Itineraria Phoenicia*, *Studia Phoenicia* 18, Louvain.
- MASSON (O.), 1969, « Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique », *BCH* 93, p. 679-700.
- MASSON (O.), 1977, « Kypriaka, X-XII », *BCH* 101, p. 313-328.
- RIZZO (G.E.), 1946, *Monete greche della Sicilia*, Rome.
- ROCHE (M.-J.), 1996, « Remarques sur les Nabatéens en Méditerranée », *Semitica* 45, p. 73-99.
- SEGRE (M.), 1993, *Iscrizioni di Cos*, Rome.
- VATTIONI (F.), 1987-1988, « Fenici, Siri e Arabi emigrati in area greca », *AION fil.-lett.* 9-10, p. 91-124.